

Thomas Day

La Cité des Crânes



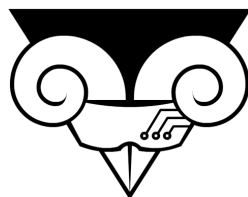
Le Béal



Thomas Day

La Cité des crânes

(et autres magies du Sud-Est asiatique)



e-Bérial'



Le Béliat' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliat', vous pouvez acheter légalement ce fichier à l'adresse **e.belial.fr** en en fixant vous-même le prix.

Retrouvez tous nos livres numériques sur

e.belial.fr

Un avis, un bug, une coquille ?

Venez discutez avec nous sur

forums.belial.fr

Ouvrage publié sous la direction d'Olivier Girard.

ISBN : 978-2-84344-144-8

Code SODIS : NU82104

Parution : août 2010

Version : 1.2 — 15/11/2010

Illustration de couverture © 2005 Guillaume Sorel

© 2005, le Béliâl', pour la première édition

© 2010, le Béliâl', pour la présente édition

Sommaire

LA CITE DES CRANES	1
Sommaire	4
Savait-il dès le début qu'il y aurait une fin ?	9
Insert (#0) <i>Du côté de chez Proust</i>	13
DE LA FRANCE LIBERTICIDE AU PARADIS THAÏLANDAIS.....	15
1 / Paris → Bangkok	16
2 / Retrouvailles & décalage horaire	19
3 / Sea, no sex & sun.....	21
4 / Invitation au supplice	23
5 / Voir Koh Samet et se souvenir	24
6 / Un coup pour rien.....	27
Insert #1 <i>Le Mékong</i>	33
Lecture #1.....	35
<i>La plage</i>	35
MAE SOT ET SON TIJUANA BAR	37
7 / Quand on arrive en ville.....	38
8 / Un petit saut dans le pays d'à côté	41
9 / Bienvenue au Tijuana Bar	43

10 / Premiers jours	49
11 / Noir Destin	52
12 / Adrénaline.....	56
13 / La sodomie est un art difficile	63
14 / Ne plus écrire	70
15 / Le Colonel To & cie	71
16 / Le patron est de retour	75
17 / Fiesta !.....	77
18 / Russell l’Australien	78
19 / Lucky number	79
20 / Vacances, j’oublie tout	81
21 / Live Music.....	82
22 / Le Temps des révélations.....	84
23 / Ashenden	88
Insert #2 La drogue, William S. Burroughs et moi... ..	93
Lecture #2 L’Adieu au roi	98
LA CITE DES CRANES	100
24 / Le regard triste de Money.....	101
25 / Mae Sot —> Huay Xai	104
26 / Huay Xai —> Pakbeng.....	107
27 / Pakbeng —> Nong Khiaw.....	109
28 / Komphet et sa voie royale	112
29 / Welcome to the jungle	115
30 / La veuve joyeuse, l’enfant-roi, l’homme à la kalachnikov, l’étrange Rampoey.....	120
31 / La Voix.....	129

32 / Les trente-deux esprits	132
33 / Le Canyon des Serpents	134
34 / Les horreurs dressées aux portes de Tham Hua.....	138
35 / Il faut bien, à un moment ou un autre, que la souffrance prenne fin	148
36 / Les larmes de Money	151
37 / Le retour du colonel To	154
Insert #3 (La verticale du désir)	157
Lecture #3 L'autre cité des crânes	160
Épilogue.....	162
DU MEME AUTEUR	164

A la mémoire de Jacques Chambon
(qui devait publier ce livre...)
Pour Ugo Bellagamba
(auteur de *La Cité du soleil*, à qui je me devais de répondre)
Et pour Francis Valéry
(qui m'a montré la voie...)

« J'ai vu des horreurs... des horreurs que...
vous aussi... avez vues. Vous n'avez pas le droit de me
traiter d'assassin. Vous avez le droit de me tuer.
Vous avez le droit de faire cela, mais vous
n'avez pas le droit de me juger. »

Propos attribués au
Colonel Walter Kurtz.

[La bande magnétique sur laquelle ont été enregistrées les phrases retranscrites *infra* a été retrouvée dans les treillis d'un homme décapité, quelque part au nord-Cambodge, dans la région quasi-inexplorée de Ban Kham Dorang. Tout porte à croire que la victime, de race blanche, découverte fin 1978, en pleine « folie Khmers Rouges », est américaine. Le Foreign Office, la CIA, le contre-espionnage thaïlandais, les gouvernements cambodgien et vietnamien et la DGSE, toujours active dans la région, nient être impliqués dans cet assassinat. Des sources « non autorisées » affirment que :

1/ la victime était une « balle magique » employée par la Shadow Company pour une mission de type « extrême préjudice » ;

2/ l'enregistrement est authentique. Il daterait de mai 1969, période durant laquelle eurent lieu les « événements du mont Apbia ».

Aucune autopsie n'a pu être réalisée, le corps ayant disparu avant son exfiltration.]

Savait-il dès le début qu'il y aurait une fin ?

Mae Sot.

Mercredi 12 janvier 2005.

Ça y est, maintenant que je suis sûr que je ne remettrai jamais les pieds dans le Nord-Est du Laos, maintenant que le Tijuana Bar n'est plus qu'une parenthèse professionnelle supplémentaire dans ma vie déjà riche en parenthèses professionnelles diverses, je peux trier mes notes, remplir les zones obscures de mes « rapports confidentiels » et ainsi révéler ce que je me suis permis de cacher à Graham Ashenden — un des nombreux agents de la tentaculaire et invisible république qui m'emploie parfois. Je peux tout mettre dans l'ordre, tout taper dans l'internet-café qui se trouve sur Thanon Intharakhiri et envoyer cette compilation à quelqu'un, un éditeur parisien peut-être. J'en connais un qui, avant d'être éditeur, a été l'enfant de douze ans que j'ai balaféré involontairement avec un bout de bois taillé en couteau de *Rahan* — quelques points de suture autour d'un œil bleu intense, miraculeusement épargné. Ce jour-là, j'avais douze ans moi aussi. À cette époque, *Rahan* passait à la télévision sous forme de dessin animé, le mercredi ou le samedi après-midi, je ne sais plus.

Il me suffit d'évoquer toute cette histoire et aussitôt l'odeur de l'Asie — excréments trop liquides, pourriture végétale, poussière rouge chauffée à blanc et fumées culinaires — envahit mes narines.

Comment ne pas penser à Alex Garland et à sa *Plage*, best-seller en librairies avant de devenir un film de Danny Boyle ? À bien y réfléchir, je crois que Garland a vécu une aventure similaire à la mienne ; chez lui c'est devenu *La Plage* ; chez moi ce sera *La Cité des crânes*. Ça ou rien. Ce qui m'importe aujourd'hui c'est d'écrire cette histoire, pas de la voir publier. J'ai besoin de plonger dans la banalité de ma sexualité, de me souvenir des diverses drogues que j'ai prises et qui m'ont altéré, j'ai besoin de parler des rivières et des fleuves que j'ai traversés, de ma peur des serpents, de la beauté du tigre, de l'odeur du sang. J'ai besoin de ressasser tout ça, d'en faire une pelote de fils.

Qu'est-ce qu'une histoire ?

Immortelle question... À la réponse d'autant plus insaisissable que même en étant d'une franchise absolue, on rature bien des contingences, escamotant toutes les petites choses qui se répètent... on ne peut pas narrer par le détail tout ce qu'on a mangé, tout ce qu'on a vu et entendu, toutes les fois où on est allé pisser, où on a baisé, chié, où on s'est douché... les détails s'effacent, l'histoire se renforce, devient un squelette aux os parfois fracassés, menaçants tant leurs biseaux semblent acérés...

Qu'est-ce qu'une histoire ?

Une aventure humaine, pour commencer ?

Une aventure inhumaine ? Comme quand, dans *La Plage*, Richard pince le nez de Christo et lui pose la main sur la bouche pour abréger ses souffrances.

Ce n'est certainement pas à moi qu'il faut poser la question.

Qu'est ce qui me permet de croire que l'histoire qui va suivre, baptisée *La Cité des Crânes*, possède le moindre intérêt ?

Ce n'est pas à moi d'en juger. Tout ce que je sais, c'est que cette histoire comporte son lot de magie, de mystères, de dangers, de coïncidences impossibles, d'amour charnel et de rapports sexuels sans amour. Tout ce que je sais c'est que j'ai besoin de la raconter, de me raconter...

// Je suis descendu aux enfers (j'avais sans doute le mal du pays). Et j'en suis revenu. \ \

Pour le moment, je n'ai que des textes écrits sur des blocs... des fragments, des parcelles, des brouillons. Il me faut faire un tri draconien, sans pour autant abolir la structure éclatée, car c'est sous le masque de cette architecture particulière que se trouve non pas la vérité, mais la façon dont j'interprète l'ensemble des événements qui m'ont amené à séjourner à Tham Hua.

Une réalité subjective.

Des étincelles de mémoire, si vives qu'elles en de-viennent brasier.

Tam Hua ?

De longues heures à se perdre et à se trouver... et puis la certitude, la fuite, le refus de rester dans un monde abandonné par la raison et les notions de bien et de mal.

Tham Hua... la Cité des Crânes, comme je l'appelle.

Ma Plage.

Au tout début de cette histoire (ce qu'on appellera ici, pour simplifier, le chapitre 1), un jeune homme de trente et un ans quitte la France pour Bangkok (il est obligé de quitter la France, mais rien ne l'obligeait à choisir Bangkok). C'est plutôt un brave type : fasciné par le bouddhisme, croyant posséder quelque conviction. Il va trouver l'amour, du moins quelque chose qui ressemble à l'idée qu'il se fait de l'amour. Et, parce qu'il va accepter de jouer à un jeu dangereux, pénétrer dans un lieu interdit, fréquenter l'envers du décor, il va abréger les souffrances de quelqu'un : un homme devenu un ami.

Quand le récit prend fin, il ne manque alors que les grandes tentures rouges chères à David Lynch...

Voilà un point de vue sur l'« histoire » qui entoure, tout en l'englobant, mon séjour à Tham Hua. Mais on pourrait sans mal formuler un autre point de vue sur ces mêmes événements, ce même ramassis de textes parcellaires qui n'est pas encore un livre, qui ne le sera peut-être jamais :

« Dans ces pages, un sale type de trente et un ans va quitter la France pour Bangkok. Il se prénomme Thomas. Il a un secret vieux de treize ou quatorze ans. En outre, il a toujours été fasciné par le sexe (ce qui n'a pas grand-chose à voir avec son secret) et la violence (voilà un des éléments-clés du secret). Il juge la France de l'après 21 avril 2002 trop liberticide et va trouver dans le sud-est asiatique exactement ce qu'il avait cherché toute sa vie : une belle fille à baiser matin, midi et soir // de l'interdit // du danger // un type à tuer (pour savoir ce que ça fait de voler la vie de quelqu'un, de mettre fin à une existence, si possible dans une grande gerbe de sang ; pour savoir ce qu'est réellement le pouvoir). »

Brave type // sale type.

Thomas \ \ *Thomas*.

¿ Moi ?

Caché... sans doute quelque part entre les deux faces de ma même pièce... dans le métal, sous l'effigie. Derrière les grandes tentures rouges.

Le temps est notre principal ennemi... on a toujours de mauvais yeux quand on regarde ses actes à travers le prisme déformant du souvenir.

Le temps de narration pose problème (c'est une vue de l'esprit ; il changera à de maintes reprises au cours du récit).

Le présent ment toujours, le passé ment parfois, le futur n'a encore jamais menti. Voilà une grille pour comprendre mon récit ; voilà les règles qui régissent ce qu'on appelle la mémoire, le temps pour seul ennemi.

J'écoute le bruit des insectes ; ils surpeuplent la nuit, dehors.

Il y a un peu plus de cinq mois maintenant que j'ai échappé à la Force Hideuse, non sans l'avoir au préalable regardée droit dans les yeux.

Je regarde les papillons de nuit qui se pressent contre les moustiquaires des fenêtres. Et les geckos qui gambadent au plafond, le long des lignes de crasse où se joignent murs et cloisons.

Ce soir, dans cette chambre qui sera bientôt fraîche, j'aurai mon joint d'herbe thaïlandaise — ici on ne mélange pas la marijuana, trop pauvre en THC, avec le tabac — et Malia, tout contre moi. On fumera (sûrement), on baisera (sans doute) et on s'endormira l'un contre l'autre. Comme d'habitude.

J'espère... c'est un sentiment auquel je n'étais plus trop habitué ces treize ou quatorze dernières années... J'espère que la faculté d'oublier la Cité des Crânes me sera donnée par le temps qui passe ou ce récit sur le point de prendre forme.

La plupart du temps il me suffit de livrer une histoire par écrit pour m'en désintéresser presque totalement. Maintenant, avec le recul, je sais que mes « rapports confidentiels » étaient bons, que j'étais un solide agent de la République Invisible, car peu concerné par la violence du Monde, le cynisme des politiques, leurs secrets, leurs perversions.

Toujours aller de l'avant. Ne pas se sentir concerné. C'est une des clés possibles du bonheur (ou de l'efficacité) ; traverser ce monde comme un fantôme, réduire au strict minimum ses actes et ses jugements. Vivre dans le renoncement. Glisser sur le réel comme d'autres surfent sur une pente enneigée.

Être un spectre. Supprimer au maximum les points d'adhérence.

C'est une qualité (une capacité ?) que j'ai perdue, soit à Tham Hua, quelque part entre les pyramides de crânes humains, soit au contact de Malia.

Là-bas dans le Nord-Est du Laos, dans une région si enclavée que seul un blanc par décennie s'y aventure, j'ai entendu la Voix et laissé dans la latérite et la boue une bonne partie de moi-même — la meilleure ou la pire, je ne sais toujours pas.

J'espère oublier cette voix, ce lieu et ses pyramides de crânes — humains et animaux mélangés.

C'est important ; car l'amour — si amour il y a — ne vaut rien sans la liberté de l'esprit.

Insert (#0)

Du côté de chez Proust

Le principal trait de mon caractère.

> *Chaotique bon.*

La qualité que je désire chez un homme.

> *Pouvoir compter sur lui en toutes circonstances.*

La qualité que je préfère chez une femme.

> *La sincérité en toutes circonstances.*

Ce que j'apprécie le plus chez mes amis.

> *Leur capacité à me remettre à ma place, le cas échéant.*

Mon principal défaut.

> *Tendance à être incontrôlable comme une bombe à retardement défectueuse.*

Mon occupation préférée.

> *Voyager. Ou baiser. Je ne sais pas.*

Mon rêve de bonheur.

> *Si je savais...*

Quel serait mon plus grand malheur.

> *Perdre la vue. Ou perdre jambes et couilles en marchant sur une mine cambodgienne.*

Ce que je voudrais être.

> *Chaotique bon (en moins chaotique).*

Le pays où je désirerais vivre.

> *L'Écosse, non loin d'Ulpool.*

La couleur que je préfère.

> *Le noir, le bleu, ça dépend pourquoi.*

La fleur que j'aime.

> *La plante carnivore amazonienne, et en plus je ne suis pas sûr que ça fasse des fleurs.*

L'oiseau que je préfère.

> *Le vautour, il me rappelle le milieu professionnel dans lequel j'ai trop longtemps évolué.*

Mes auteurs favoris en prose.

> *Cormac McCarthy, Williams S. Burroughs et Joseph Conrad, pour citer un Européen.*

Mes poètes préférés.

> *Bob Dylan, Roger Waters, Bertrand Cantat. Et Baudelaire... comme tout le monde.*

Mes héros dans la fiction.

> *Lord Jim, Lawrence d'Arabie interprété par Peter O'Toole, Elric, Lagardère, Uther Pendragon (vu par John Boorman). Et d'autres.*

Mes héroïnes favorites dans la fiction.

> *Celles que j'invente... À mes yeux, il n'y a pas plus désirable. Smilla.*

Mes compositeurs préférés.

> *Pink Floyd, Angelo Badalamenti, Bob Dylan. Et d'autres.*

Mes peintres favoris.

> *Munch, Klimt, Pollock. Et d'autres.*

Mes héros dans la vie réelle.

> *Richard Burton (l'explorateur, pas l'acteur), Che Guevara, Bruce Springsteen.*

Mes héroïnes dans l'histoire.

> *Aung San Suu Kyi, Calamity Jane (quand elle écrivait ses lettres à sa fille).*

Mes noms favoris.

> *Indiana Jones, Sailor Ripley, Ernesto Guevara dit le Che.*

Ce que je déteste par-dessus tout.

> *L'autre, quand il m'empêche d'être moi.*

et

> *Ce qu'il y a de mal en moi.*

Caractères historiques que je méprise le plus.

> *Ceux qui, sous couvert de grandeur ou de justice, exterminent l'Autre, craignant trop les brasiers sensuels de la différence.*

Le fait militaire que j'admire le plus.

> *Woodstock (et en plus ce fut une victoire).*

La réforme que j'estime le plus.

> *Le droit à l'avortement.*

Le don de la nature que je voudrais avoir.

> *Un foie indestructible.*

Comment j'aimerais mourir.

> *En faisant chier le plus de monde possible (mais, c'est d'ores et déjà acquis).*

L'état présent de mon esprit.

> *Moite.*

Fautes qui m'inspirent le plus d'indulgence.

> *L'adultère à terre, car il est bon de s'envoyer en l'air. La mégalomanie artistique.*

Ma devise.

> *Ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort (volée à Nietzsche).*

et

> *Les rêves sont comme les hommes, nous n'avons aucun droit sur eux (entendu dans un film, j'ai oublié lequel).*

- première partie -

de la France liberticide au paradis thaïlandais

1 / Paris —> Bangkok

Mercredi 11 juin 2003.

C'est difficile de quitter son pays natal, même si on ne l'aime pas.

Je suis dans l'avion, le Thai Airlines de 13h50 (nous venons tout juste de décoller de Roissy - Terminal 1).

Je me souviens du jour (il y a quelques semaines à peine) où j'ai mis sur le trottoir, devant mon appartement, tout ce que je ne pouvais pas emporter et tout ce que je n'avais pas réussi à vendre, donner ou entreposer chez mon père : un vieux matelas, un dictionnaire anglais ayant perdu sa couverture, des livres en trop mauvais état pour être vendus chez Gibert, des casseroles et des plats, du linge de maison et des vêtements. De toute ma vie, je n'ai jamais autant donné de choses que ce mois-là ; toutes mes cassettes pornos à mon meilleur pote, mon mobilier et ma vaisselle à mon frère qui, bien que vivant à Budapest, venait de s'acheter un appartement en banlieue.

Je me souviens parfaitement de ce jour-là (c'était fin avril, peut-être le 26 ou le 27). J'ai marché toute la journée, je suis d'abord allé au pied de la Tour Eiffel ; là, j'ai vu une femme asiatique d'une grande beauté. Elle devait avoir dans les quarante ans et se promenait avec ses trois copines du même âge (des Occidentales, moches, forcément). J'ai eu envie de l'aborder pour lui dire que je la trouvais belle, mais je n'ai pas osé. En France, je n'ose plus rien, je suis un déjà-mort, je me sens perpétuellement victime de la présence des autres.

Après m'être promené sous les quatre jambes de la grande dame de métal, dans le vent et l'odeur des sucreries destinées aux touristes, je suis remonté dans le huitième arrondissement, pour longer les cinémas des Champs-Élysées et voir si je ne pouvais pas me faire une toile ; mais impossible de trouver un film... Eminem « White America » dans les oreilles, je me suis ensuite rendu dans ce magasin de couteaux près d'Opéra où j'ai acheté bon nombre des armes blanches en ma possession. Là, je me suis offert un de ces outils en acier qui font tout, de la pince à l'ouvre-boîte, en passant par le tire-bouchon — un

Leatherman. Ça m'évitera de me balader en Asie avec un des couteaux de ma collection, la plupart sont des couteaux de combat (pas d'Opinel, très peu de Laguiole). Je les ai laissés chez mon père.

D'Opéra, je suis redescendu vers Montparnasse, mon ancien quartier, où j'ai trouvé un film que j'avais raté à sa sortie. Dans une salle minuscule, j'ai regardé Benicio Del Toro livrer un combat à mort contre le meilleur traqueur du cinéma américain — Tommy Lee Jones. Combat au couteau. Requiem brutal d'eau glacée, de forêts nord-américaines et de sang giclé. Un des meilleurs films qu'il m'ait été donné de voir ces dernières années ; aussi bon que le décrié *À couteaux tirés* de Lee Tamahori. Un film court et racé, trahissant la psychopathie latente de son réalisateur, William Friedkin (*French Connection*, *L'Exorciste*, *Police fédérale Los Angeles*). Et puis il y avait cette chanson de Johnny Cash, « The Man comes Around », tirée de son album presque posthume *American IV*.

L'hôtesse me sert un whisky, un double, à ma demande, (nous venons de survoler l'Afghanistan).

Je me souviens de mon frère, le jour où il est venu faire la liste de ce qui l'intéressait dans mon appartement. Il m'a ensuite invité au restaurant. Là, il m'a dit que j'étais comme Cortès et m'a demandé : « Pourquoi être aussi radical ? »

Je ne sais pas... ce que je sais c'est qu'il y avait une photo du sud de la Chine dans ce restaurant et que j'avais reconnu la région où elle avait été prise, non loin de Kunming (j'ai passé pas mal de temps à Kunming, la cité de l'éternel printemps)... En discutant avec le patron du restaurant, dont une partie seulement du visage était visible sur la photo (drôle de cadrage), j'ai compris une chose... Cortès avait raison quand il a brûlé ses vaisseaux et tort sur tout le reste.

Nous allons bientôt atterrir à Bangkok. Il est 7h32 heure locale. Il fait 32°, le temps est clair.

Hier, j'ai passé la journée à Paris.

J'ai dormi chez mon ex, tous près du RER B, à vingt minutes de Roissy. Avant de dormir, nous avons parlé avec son nouveau copain — qui n'a cessé de me dévisager — de livres, de musique, de ma violence, de sexe, de livres encore et des raisons qui me poussaient à quitter la France.

Plus nous parlions, plus je buvais (le très bon vin blanc qu'elle ramène de chez son père, près de Marseille). Plus je buvais, plus ma motivation me semblait floue, embrumée par diverses illusions appartenant toutes au registre « ailleurs l'herbe est plus verte ». J'ai parlé de ma volonté de ne plus faire gagner ne serait-ce qu'un centime à mon ancien employeur ; de cette fille, prénommée Thanamas, que j'avais rencontrée dans un bar à Bangkok, qui avait dix ans de moins que moi, avec qui je n'avais jamais couché... Et bien d'autres choses.

Cependant à aucun moment, malgré l'ivresse, je n'ai parlé de la République Invisible, de la place qui y est mienne, de mon recrutement quelques années auparavant, peu après la parution de mon premier roman *mainstream*.

En fait, j'ai surtout parlé de ces pétasses blanches qui n'arrivent plus à me faire bander, *désolé*, tellement elles sont superficielles — maquillage, *Biba*, forfait soirs et week-end, Loft Story, Star Academy, real TV, avant, pendant, après le show Sarkozy... Je préfère de loin les filles qui ont souffert, ont connu la faim, la mort, la maladie et des rages de dents que seul le temps a réussi à désintégrer, la dent avec. Je préfère baiser tiers-monde, même si je dois laisser vingt dollars sur la table de nuit en me rhabillant le matin, plutôt que d'offrir une toile et une pizza à une Parisienne qui n'ignore aucun détail de la vie intime de Jennifer *grosse-conne* Lopez et Ben *endive-jambon* Affleck ; chacun son truc. Dans tous les pays du monde la pizza fait grossir mais dans certains pays, vingt dollars peuvent sauver une vie.

Je pense à des capotes nouées et pleines de sperme qui s'accumulent dans un hôtel miteux de Vientiane au Laos — ni vraiment hôtel touristique ni vraiment hôtel de passe. Celle-la, prénommée Lê, ne voulait pas d'argent, juste que je l'épouse. Pourquoi se contenter d'un œuf quand on peut avoir la poule ?

Le désespoir me met à l'aise.

La violence et le sexe... aussi.

Toujours aimer ces noirs méplats de l'âme humaine qui tranchent dans la vie sans toucher les veines.

Le danger ?

Pourquoi pas.

La volonté de se pousser au-delà des ultimes limites ?

Oh, oui !

On parle beaucoup quand on s'apprête à changer de vie.

On parle même trop, surtout si le vin est bon.

2 / Retrouvailles & décalage horaire

Aéroport International de Bangkok.

Jeudi 12 juin 2003.

Il est 9h00 locale. Assis sur un des bancs en plastique orange du *meeting point*, mes jambes enserrant mon grand sac à dos noir et rouge, j'attends Thanamas. Je viens de lui téléphoner sur son portable, elle arrive dans cinq minutes.

Je lui fais signe de la main dès que je l'aperçois, elle porte un mini-short orange, un t-shirt blanc. Sourire aux lèvres, elle avance vers moi en faisant claquer les talons de ses mules.

Nous allons boire un café, et pendant l'heure que nous passons en tête à tête, elle s'engage dans diverses conversations téléphoniques — sa mère, des amies, un ami qui connaît un hôtel pas cher.

Je n'ai pas le temps de finir mon second thé que déjà il nous faut partir. Elle paye et nous prenons un taxi pour l'auberge de jeunesse de Don Muang où je loue une chambre pour quatre cent quarante bahts (dix euros). Pas possible de trouver moins cher dans le coin, sauf sur Khao San Road à Bangkok, mais je déteste Khao San Road et ses hordes de pseudo-hippies genre « moderne-cool bien pensant et alter-mondialistes... évidemment ! ». On dirait une mauvaise chanson de Renaud Séchan. En fait, je déteste Bangkok, la Sodome et Gomorrhe moderne. Trop de tentations pour un type dans mon genre. Beaucoup trop. Et si je savais y résister, ça se saurait. Dès que je suis à Bangkok, je n'ai qu'une envie : louer une chambre pourrie et y baiser matin, midi et soir, entre deux bières Singha et deux joints d'herbe. C'est facile. Trop facile. À portée de presque toutes les bourses.

Après quelques minutes de discussion dans ma chambre, Thanamas me plante en disant qu'elle doit voir des amis, *c'est mon anniversaire, vingt-six ans, merci pour le parfum de France, mais je dois y aller*. Bonjour les retrouvailles. Comme je suis fatigué par le décalage horaire, je laisse pisser la situation plutôt que d'en faire une baudruche.

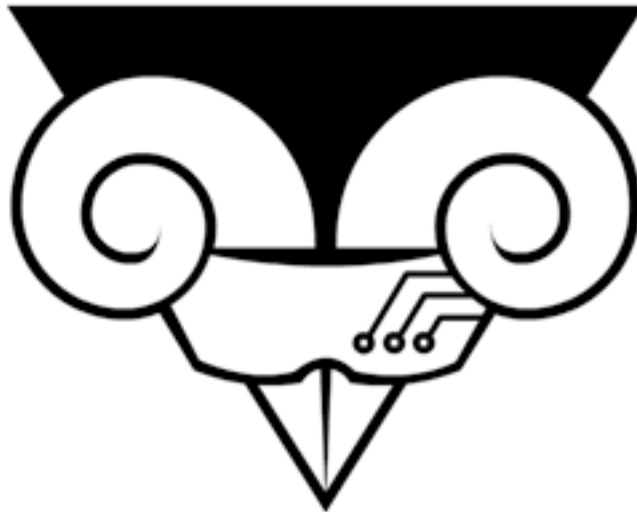
Après une bonne douche, je vais me balader seul à Don Muang, où je mange un « fried rice with pork » et bois une bière dans une gargote thaïlandaise tout ce qu'il y a de plus typique:

Du même auteur



L'École des assassins

Roman, 136 pages, 5 €
Disponible sur e.belial.fr



e-Bérial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur

e.belial.fr

Un avis, un bug, une coquille ?

Venez discutez avec nous sur

forums.belial.fr

Cet ouvrage est le premier livre numérique des Editions du Bérial'
et a été réalisé en août 2010 par Clément Bourgoïn d'après
l'édition papier du même ouvrage (ISBN : 978-2-84344-065-6).